



CO

éditions

/ ROMAN

NOIR

GÉRARD LAVEAU

L'ombre des fantômes



Gérard Laveau

L'ombre des fantômes

Roman



Du même auteur,

- La trace du diable* (Éditions du Choucas, 1996)
Petites vacances avec la mort (Éditions du Choucas, 1997)
À la douce (Les Écrivains, 2001)
Balle au cœur de la Dombes (Les Écrivains, 2002)
Meurtres à compte d'auteur (Les Traboules, 2006)
Nocturne barbare (Jacques André, 2007)
Le pas de l'ombre (Noirval, 2011)
Tcherno (Noirval, 2012)
Total pacemaker (Noirval, 2012)
Sommeil de la grenade (Edilivre, 2014)
L'Ange dans la maison – Tome 1 (Edilivre, 2015)
L'Ange dans la maison – Tome 2 (Edilivre, 2015)
Pellicule froide (Edilivre, 2017)
L'Ogre de la plage (Éditions du Net, 2017)
Oublie que je te tue (Les Presses du Midi, 2018)
À faire qu'on tue (Librinova, 2021)
Les morsures du Paradis (Maïa, 2023)
L'œil cyanure (ebook – Abak, 2024)

Sommaire

Automne 2022	6
I – La rencontre	12
II – Calista	64
III – Nouvelle famille	92
IV – Villa Nymphéas	134
V – La Thérapeutique Tête D’or	150
VI – Les démons dans la ville	216
Hiver 2022	247

*Ma mère portait une robe d'été, et un jour
elle a dansé une valse avec mon père,
qui arborait un sourire comme on arbore une médaille;
pour sa bravoure, sa fidélité, son amour.*

R. J. Ellory – *Seul le silence*

Automne 2022

L'attachée de presse n'est pas si matinale d'habitude.

Il n'est pas neuf heures quand elle se manifeste. J'en suis à mon premier café, je n'ai pas encore touché à mes cigarettes. La pluie crépite sur les verrières de la maison nordique. Ma lampe dispense le rond de lumière réconfortant d'un abri dans la tempête.

Elle a essayé plus d'une fois ces derniers jours fait-elle valoir et sa rancœur est perceptible. Elle constate :

— Vous n'êtes pas facile à joindre.

J'ai su qu'elle s'appelait Rose Vittoria plus quelque chose à particule. Mais elle a très vite suggéré de dire « Vitto », comme tout le monde. *Vitto? Une idée d'Italie, de mode. De Cinecittà?* avais-je songé. Cette jeune femme la jouait désinvolte, comme si elle n'avait qu'une hâte : se débarrasser de son vrai patronyme, qu'elle s'était quand même débrouillée pour m'apprendre. Elle avait appelé pour m'informer que ce serait elle qui s'occuperait de moi aux Éditions. Elle prenait le relais de Sofia qui avait été mon premier contact. Celle qui m'avait envoyé le mail disant que mon roman était retenu. J'avais d'abord cru à une mauvaise plaisanterie ou à une arnaque au compte d'auteur comme il en pullulait sur internet : « Vous écrivez? Nous vous publions ».

Sofia en finissait de sa mission en me faisant visiter la maison au pas de charge. D'ailleurs, aux Éditions, tout était mouvement, action et réaction. Vitesse. Sans oublier la classe. La race du moteur de course, le *work in progress by Quartier latin*. Cela galopait dans les couloirs de la vénérable maison, on se croisait, s'évitait

de justesse. Une majorité de nanas. Quelques bonshommes à l'allure plus lente, qui faisaient un peu tache. Vestes en tweed avec des renforts aux coudes comme dans une pièce de Somerset Maugham, pipe éteinte au coin d'une bouche chagrine.

Le gros du bataillon, c'était les guerrières du bon à tirer et du communiqué de presse, Black Berry à l'oreille, un dossier pressé sur leurs fermes petites poitrines. Les attachées comme celle qui me pilotait, les éditrices, responsables de collection, les je-ne-savais quoi mais qui paraissaient importantes. Celles-là partageaient le même *dress-code*, jeans très ajustés et tailleur façon Chanel, chemisier ouvert à deux boutons. Des Apolline, Mahaut, Servane. Il y avait même une Zaho, créature spectrale dont les yeux mangeaient la figure. Mon éditrice serait une Isolde, avais-je appris. À celles-là, un coup d'œil suffisait pour repérer en moi la nouvelle recrue du sérail, une moue me dissuadait de les aborder. Toutes étaient surbookées. « Valy ! » entendais-je, un glapissement énervé vite étouffé. On avait frôlé la vulgarité. Je me demandais si on avait obligé à angliciser un Valérie de baptême pour se conformer au ton de la maison. Question à la con sans doute, mais qui m'était suggérée par le peu de naturel de ma guide, qui semblait vivre une perpétuelle représentation. Je la voyais faire un signe de tête à certaines, à d'autres un sourire qui me paraissait contraint. Sophia ruminait ses phrases. Elle en choisissait les mots qu'elle prononçait, détachés, bien articulés comme s'ils étaient de délicats bonbons qu'il convenait de ne pas avaler d'un coup. Jusqu'à sa contrariété qui semblait modulée. À la longue, cela devait être éreintant.

La visite se terminait déjà. Si j'avais passé une matinée aux *Éditions*, cela avait été pour l'essentiel à attendre — j'avais bu une quantité déraisonnable de cafés —, puis signer et parapher. Plus la séance photo pour la quatrième de couverture, dans la superbe cave voûtée de la maison.

— Je vous dis au revoir. Je vous laisse aux mains de Vitto, murmurait ma guide, me raccompagnant dans la cour pavée qui datait du XVII^e, classée comme l'hôtel particulier.

Si Sophia était triste, ce n'était sans doute pas de me quitter. Qu'avait-elle fait pour être tombée en disgrâce ?

Vitto ? D'accord pour Vitto, c'était quand même autre chose que Monique.

Nous n'en étions plus aux prémisses de ma carrière littéraire, les présentations étaient faites et le processus d'intimidation aussi. On m'en avait mis plein la vue au Quartier latin.

Ce matin, Vitto veut que nous parlions planning promotionnel. Les salons du livre. Paris d'abord, où l'éditeur ménage une rotation sur son stand qui en impose, entre Gallimard et Grasset. Puis la province, là où une grande librairie assure les arrières. Lille, Brive, Saint-Étienne et Lyon.

— Chez vous ! se réjouit-elle, comme si c'était cadeau.

Elle m'agace, j'éprouve l'envie de la contrarier. J'observe que je n'habite pas Lyon.

Elle louvoie :

— Mais, à la base...

À la base ? Une expression sans élégance qui lui a échappé. Tout comme il me revient lui avoir entendu dire « d'un coup ». Chassez le naturel...

Elle se hâte d'enchaîner :

— ... Nice aussi ! Un très bon salon. Pas mal politisé mais on s'en bat les... n'est-ce pas ? glousse-t-elle dans mon portable. Et puis cette manifestation à Bruxelles. C'est *the place to be*, mais c'est plus aléatoire, il y a de la demande. Il va falloir jouer des coudes.

Vitto ménage une respiration. Il y a de la révélation dans l'air.

Mon attachée de presse lâche qu'elle travaille à une invitation chez Arte. Je feins l'enthousiasme. Je veux être bon public, me faire pardonner pour ne pas avoir été trop disponible. Je garderai pour moi que je ne supporte pas la bonne femme de la petite chaîne qui monte. Mon apprentie tueuse garde un reste de naïveté. Elle paraît me croire quand je la remercie de si bien s'occuper de moi.

— Je fais le job, objecte-t-elle, modeste et radoucie.

Suivent quelques considérations sur le temps anormalement orageux alors que l'hiver approche, sur la hausse des prix – le papier, le coût de l'édition.

— Nous serons peut-être contraints de baisser un peu le grammage. De serrer sur la pagination.

Les plaies de cette époque pas drôle. Le Covid puis cette archaïque, effroyable guerre en Ukraine.

Et très vite, nous y voilà. Elle souffle :

— Ce nouveau roman... Cela avance ?

C'est cela, la véritable raison de son appel. Savoir si, vraiment, j'ai l'envergure du romancier. Si après *Le tropique d'Hermann*, histoire qui a étonnamment bien marché, je suis capable de réitérer. Pour le dire autrement, on m'attend au tournant. Si je ne rassure pas, je sais que l'attachée va se croire obligée de me faire la morale, du genre : « Nous comptons sur vous, nous investissons sur vous. Alors, ne nous décevez pas ».

Elle ne le dira pas exactement ainsi, cette toute jeune femme que j'imagine plus que je ne la connais vraiment. Je n'ai pas encore rencontré Vitto depuis qu'elle a pris ses fonctions. Je l'ai juste entrevue sur Skype et l'image n'était pas bonne. J'avais juste eu une idée de la brune aux grands yeux très fardés, aux pommettes d'Asiatique. Mais j'ai pris l'habitude de sa voix un peu rauque, de ses hésitations. Je la devine nerveuse, angoissée à l'idée qu'avec

moi, elle pourrait se planter. Je savoure un instant la peur que je lui inspire puis je lâche :

— Ça avance, oui. En fait, j'en suis à relire la première version. Je l'entends soupirer de soulagement. Vraiment.

— Je peux vous l'envoyer si cela vous dit ?

Elle bondit sur la proposition.

— Mais oui, certainement. Très bonne idée. Je suis sûre que Bonpâtre appréciera.

Le deus ex machina des *Éditions*, Jean Baptiste Bonpâtre, qu'il convient de citer par son seul patronyme. Si on l'écrit, ne pas oublier l'accent circonflexe sur le a. Petit fils du fondateur de la maison, écrivain lui-même et directeur littéraire. Homme courtois pour les dîners en ville et les causeries sur la 2 et par une meute d'auteurs affamés. Qui aime faire souffrir ceux qui mendient ses faveurs, m'a-t-on raconté. Ce qui ne fut pas mon cas. Envoyé par la Poste, *Le tropique d'Hermann* bénéficia d'un malentendu. Le directeur littéraire confondit le titre avec celui, proche, du roman d'une normalienne que recommandait Poivre d'Arvor. *Dixit* Sofia.

Mon roman n'était peut-être pas si nul. Remis de son erreur, le même Bonpâtre revendiqua l'audace de publier un texte iconoclaste. « Un brûlot », lâchait-il.

Quand on me présenta au grand patron sur le stand de la porte de Versailles, celui-ci parut désarçonné par mon côté limite je-m'en-foutiste. Il avait l'habitude de pétrifier ses nouveaux élus. L'éminence grise de l'édition me toisa, affectant une contrariété dédaigneuse. Ses yeux d'un bleu délavé tentèrent de faire baisser les miens, y renoncèrent. Maintenant ils regardaient quelque chose loin derrière ma tête. Le redoutable éditeur portait un blazer un poil trop cintré sur l'estomac et des jeans de jeune homme. Son visage était marqué de la couperose des amateurs de bon whisky,

plutôt fripé au cou, au-dessus d'un de ses multiples nœuds papillon chamarrés. Une de ses prothèses auditives était mal fixée, qui pendouillait telle une boucle d'oreille. C'était aussi un Don Juan, je l'avais vu se fendre d'un sourire gourmand alors qu'une jolie femme s'arrêtait pour une dédicace. Sa flute de Roederer à la main, Bonpâtre esquissait une révérence ravie. Sa voix avait la sonorité du cor de chasse. « Comment ? » lui arrivait-il de bramer par-dessus le brouhaha du salon, faisant sursauter son entourage, en dépit que personne n'eût osé l'interpeller.

Vitto me tire de mes souvenirs.

— Et vous avez trouvé un titre ?

Je ménage mes effets.

— J'hésite encore. Mais il y en aura un avec le texte.

— Ah, d'accord. J'ai hâte.

C'est tout ce qu'elle trouve à dire.

Je promets d'envoyer le fichier dans la journée et notre conversation se termine rapidement. Rassurée, elle est pressée de passer à autre chose. Elle répète que les dédicaces, elle en fait son affaire. Je n'en doute pas. J'espère seulement qu'elle m'épargnera la précieuse ridicule de la 7.

Je tiens parole. Dans l'après-midi du même jour, alors qu'un soleil inédit succède à l'averse et que le vert de la Saône se moire d'un jaune d'huile, je passe un mail à l'éditeur. En pièce jointe, le fichier PDF.

Mon ombre est un fantôme

I

La rencontre

En cet été 2008, ma vie me semblait jouée même si je n'avais guère que vingt ans. J'avais la conviction d'être à jamais prisonnier d'un drame. J'y étais voué comme l'officiant de quelque antique et barbare religion. Cette année-là pourtant, des choses bougèrent et mon existence prit une tournure plus imprévisible. Parce que je fis connaissance de ces deux femmes. Plus que d'une rencontre, je devrais parler d'une collision, la définition astrophysique appliquée à la sphère de l'intime.

Je les pris d'abord pour des manouches puis il m'apparut qu'elles venaient de plus loin encore. Qu'importe si l'image est usée jusqu'à la trame, je dirais : d'une autre planète. Que ces créatures exotiques fussent mon salut ou ma perte, ce n'était pas ce qui importait.

Je gardais un souvenir très précis de ce début de juillet 2008, une semaine où l'information n'en avait que pour Ingrid Bétancourt, qui venait d'être libérée. Elle était partout en photo. Sur ma petite télé portable, on aurait dit qu'elle sortait de chez son coiffeur plutôt que d'une captivité dans la jungle.

J'étais de matin au supermarché où je travaillais depuis six mois. L'après-midi, je revenais au fameux dossier, qui ne s'épaississait pas. Il ne contenait qu'une poignée de pages et des photocopies d'articles de journaux, j'aurais pu le réciter par cœur. Mais je noircissais du papier, j'avais toujours aimé écrire, jusqu'à me

prendre pour un romancier. Si je n'avais rien à ajouter au dossier, c'était ma vie que je racontais, une sorte de journal. Je me servais d'un stylo Bic pointe bleue et d'un livre de comptabilité à dos noir sur lequel j'écrivais en travers. Si je n'avais vraiment rien à dire, je paressais sur le balcon en ciment du HLM, grillant mes Camel l'une après l'autre. Je n'avais pas de voiture et seule Camille aurait pu me décider à bouger, mais Camille m'avait quitté.



Mon nom ? Factori, Marin Factori. Descendant d'Italiens des Pouilles venus gâcher du mortier vers 1900, alors que Lyon s'étendait à l'ouest. J'aurais pu commencer par là, me présenter. Un bon mètre quatre-vingt, j'étais maigre, je ne me tenais pas trop droit et mon expression était sombre. Je faisais peur aux filles, excepté à Camille, mais c'était parce que nous nous connaissions depuis la troisième.

Je déplaisais à Bernard, le chef du magasin, qui s'employait à me pourrir la vie. Dans le quartier on savait pour moi et mon histoire, mais on faisait comme si de rien n'était.

Je suis né dans cette bourgade au bord de l'affluent du Rhône cher aux pêcheurs de brochet, Fontneuve-sur-Saône, six mille habitants. De fait, une lointaine banlieue de Lyon. J'y ai vécu — sauf de huit ans à ma majorité — quand, après le drame, l'oncle Factori et sa femme m'ont recueilli au garage de Bron. Je ne sais trop comment on s'était débrouillé pour garder l'appartement de mes parents dans le HLM, bien qu'il fût resté inoccupé toutes ces années.

Plus tard, jeune homme, j'étais revenu habiter le HLM et j'avais retrouvé les lieux tels que je les avais connus, enfant. Un logement au quatrième avec une coursive en béton et la vue sur la place de la Gare et ce qui restait du passage à niveau. Dans la cuisine, il y avait toujours le calendrier des Postes de 1995 avec ses

chatons, la boîte à ouvrage de ma mère. L'étui à cigarettes en cuir de mon père était posé là où il l'avait laissé, sur le buffet à côté du transistor Radiola. L'avait-il oublié au moment de partir pour le réveillon ? Ou obéi à l'épouse qui le pressait d'arrêter de fumer parce que son frère à elle en était mort ? Je n'avais pas voulu vérifier mais j'étais sûr qu'on n'avait pas touché à leur chambre tapissée de vert tilleul, avec son armoire à double glace et dedans, toutes leurs affaires. La lingerie intime de ma mère, peut-être quelques billets glissés entre deux draps. Sur ce dernier point, ma propension au romanesque l'emportait sans doute. Efficace et discret, l'oncle avait dû faire le nécessaire.

Je m'étais appliqué à garder l'appartement tel qu'il était quand nous y vivions, mes parents et moi. Le seul aménagement que je m'étais autorisé, c'était ces photos des disparus, que j'avais disposées un peu partout. Dont celle que j'avais fait agrandir démesurément en quatre parties, jusqu'à la transformer en une nébuleuse de pixels. Une énigme que j'avais accrochée face à mon lit. Je passais du temps à la scruter.

Le logement était devenu le mémorial de l'absence. La dalle sonnait vide sous le pied, le plâtre des murs était froid, même en été. Camille le détestait, même si elle n'y était pas venue souvent. Deux fois, en fait, et nous en étions à notre rupture. La cuisine trop bien rangée et l'étui à cigarettes de mon père soigneusement aligné sur le bord du buffet en Formica®, cela lui donnait des frissons, disait-elle. Sans parler de ma chambre et de mon lit sous la photo éclatée, où elle refusait de s'allonger. Mais cela tenait aussi du prétexte puisqu'elle ne m'aimait plus.

Voilà, on y était...

Plus moyen de me défiler si je voulais être compris. Il me fallait parler du drame.



nco

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

L'ombre des fantômes

Gérard Laveau

Version gratuite - Ne peut être vendu

Illustration de couverture : JYG

Crédit photo : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr